

contre les hommes, il la croyait solidement fondée et, dans son opiniâtreté affroyable, il semblait s'être juré de fermer les yeux et les oreilles à tout ce qui pourrait l'en faire déborder.

— Ce que vous faites est cruel, dit-il d'une voix profondément altérée. Vous pouvez tout exiger de moi, tout, hormis de me faire agréer ces offres entre le monde et moi il n'y a pas de transactions possibles. Au prix que vous y mettez, ce piano ne sera jamais à moi. Gardez-le, j'y renonce. Atteint au cœur par vous-même, je souffrirai sans me plaindre.

Il se dirigea vers la porte. Mozart lui barra le passage.

— Attendez-donc, monsieur Fischer, dit-il laissons cela de côté; asseyez-vous et causons d'autre chose. Une petite histoire! Il fit deux ou trois tours dans la chambre et poursuivit: Il y a de cela douze ou treize ans, mon cher père, las de me voir végéter dans cette même ville, se résolut à faire un voyage en Italie. Son gousset était bien mal garni; il était pauvre, et il devait beaucoup. Il paya néanmoins, paya, paya encore. Restait une dette, la plus grosse, qui montait, si j'ai bonne mémoire, à cent cinquante florins. Cette dette payée, c'est à peine si nous aurions eu de quoi nous assurer deux mauvaises places. Notez qu'elle était due légitimement due, à un homme, à un brave homme qui, lui même, n'était pas des plus riches. Cependant cette homme, devant notre détresse, se refusa à rien recevoir de nous, et par un détour délicat, nous obligea à garder ces cent cinquante florins. J'en fus vivement touché, et je me promis mentalement de ne jamais oublier un pareil trait.

Fischer voulut interrompre.

— De grâce, laissez-moi achever, dit Mozart vivement. J'aime la fierté, monsieur, et moi-même je suis fier. Il est certain que cette répugnance à se laisser obliger par le premier venu est la marque d'une âme délicate et d'un caractère honorable. Mais pensez-vous que du moment où moi, dont vous semblez apprécier la valeur, ai consenti à recevoir vos services, pensez-vous, dis-je, que vous soyez fondé à repousser les miens et à en rougir?

Voyons, monsieur Fischer, réfléchissez et répondez-moi.

Bien que légèrement décontenancé, le vieillard ne se tint pas pour battu.

Que sont cent cinquante florins s'écria-t-il, à côté de ce que vous prétendez me faire accepter!

— Comment! fit Mozart, mais vous n'y pensez pas! mais ces cent cinquante florins entre les mains d'un homme habile pouvaient en quatorze ans produire toute une fortune!

Fischer maintenant semblait avoir peur de lui-même.

— N'insistez pas, maître dit-il. Je vous en conjure, n'insistez pas.

Vous, accepterez ou nous nous brouillerons.

Sentant l'émotion le gagner, le vieillard se tut. Mozart qui l'observait, reprit.

— Respectez ma susceptibilité comme je respecte la vôtre, et ne me privez pas du déléste plaisir d'acquitter une dette sacrée. Tous vos créanciers sont payés, et il vous reste cent ducats et plus. On a vu quelquefois des prodiges devenir avarés. Que ce miracle s'opère en vous et j'en serai heureux. Devenez riche: vous aurez à la fois la considération et l'indépendance. Et plaise à Dieu que je puisse moi-même profiter des conseils que je vous donne! Mais cela me semble bien difficile. Vous du moins économisez, soyez ma réserve. Je vous promets que si jamais j'ai besoin d'argent, je ne me gênerai pas pour aller vous en demander. Songez en outre à votre femme à votre vieille compagne, songez à la vieillesse, à l'amertume du pain que finalement vous seriez contraint d'aller demander aux autres. Acceptez, mon cher Fischer, acceptez pour l'amour de moi, et nous serons les meilleurs amis du monde.

Le vieillard était profondément touché, il tremblait il avait des larmes plein les yeux.

— Est-ce vrai, mon Dieu, tout ce que j'entends? balbutia-t-il d'une voix sanglotante.

— En douteriez-vous?

— Un si grand cœur uni à de si grands talents, c'est si rare.

— Diantre! fit Mozart, il ne fait pas bon d'avoir du talent avec vous. N'importe, vous acceptez...

Il y avait encore dans l'attitude du vieil accordeur une nuance d'hésitation. Mozart ajouta:

— Je ne vous dirai plus qu'un mot. Si vous me refusez, je vous donne ma parole d'honnête homme que vous ne m'entendrez plus jamais de votre vie. Au contraire, si vous acceptez, vous aurez vos entrées libres chez moi et vous m'entendrez autant qu'il vous plaira. Et tenez pour com-mencer...

Il courut au piano, l'ouvrit, préluda, imagina un motif des plus heureux, s'échauffa, et graduellement se montra inspiré jusqu'au sublime.

— Le vieillard n'y tint plus. Il éclata en larmes, en sanglots, et frappant des mains, levant les yeux au ciel, il s'écria

— Je me rends, maître, je me rends, ô divin maître! Tout ce que vous voudrez, votre argent, votre piano, tout, tout, tout. Pardonnez-moi! j'ai été si cruellement éprouvé! Mon Dieu, mon Dieu, ajouta-t-il en joignant les mains et en glissant sur ses genoux, se peut-il qu'un pauvre homme éprouve tant de bonheur à la fois sans mourir?...

CHARLES BARBARA

(Fin.)